

Essai de réhabilitation des utopistes socialistes du XIX^e siècle

Patrick RÖDEL

Académie Montesquieu - séance du 12 avril 2021

Le titre même exprime l'ampleur du problème que je vais essayer d'aborder. Il est difficile à traiter – d'où « essai » -, de « réhabilitation » – cela suppose que les utopistes socialistes ont été discrédités et que personne ne les lit vraiment, sauf au travers des réfutations qui se sont succédé dès leurs premiers ouvrages.

De plus, notre époque n'est guère à l'utopie – mais bien plutôt à la dystopie qui est la description apocalyptique de l'avenir qui nous attend. Aux yeux de ceux qui nous gouvernent, il faut être réaliste. Dans un grand fourre-tout notionnel, on clame la fin des idéologies et des utopies ; tel ce spécialiste de sciences politiques américain Francis Fukuyama qui proclamait, après le chute du mur de Berlin et l'effondrement du régime soviétique, la fin de l'histoire ; ou ce milliardaire, américain lui aussi, Warren Buffet, qui reconnaissait avec cynisme que la lutte des classes existait bel et bien et que les financiers étaient en passe de la gagner.

Il n'y a donc plus matière à rêver puisque le rêve des néo-libéraux est sur le point d'être réalisé et qu'aucun contre-modèle n'existe à l'heure actuelle. Mais rêve, pour eux, et cauchemar, pour ceux qui en subissent les conséquences.

Il faut aussi tirer les leçons d'un passé où les tentatives de réalisation de ce qui pouvait passer pour des utopies se sont révélées catastrophiques, follement meurtrières – cf bien sûr le soviétisme et ses avatars. L'argument a été utilisé jusqu'à l'os par ceux qui, à la suite de Jean-Marie Benoist, se sont réjouis de ce qu'il appelait « la mort de Marx ». Certains jouant de la surenchère ont même prétendu que le goulag descendait tout droit de la République platonicienne parce que Platon y imaginait une société qui ne serait pas régie les clivages habituels de la cité athénienne. Et qu'il y était question de la communauté des femmes et des enfants, communauté, communisme, c'est tout un. Laissons cela. Qui n'a guère d'intérêt. Mais est-ce que l'utopie en elle-même recèle un danger qui condamne ceux qui tentent de la réaliser à user de méthodes qui peuvent sembler et être pires que les maux qu'elle est censée éradiquer ? – on ne peut rejeter cette question.

Remontons un peu dans l'histoire. Le terme est relativement récent *Utopie* est le titre d'une œuvre de Thomas More (1516). Mais le genre existe depuis longtemps – depuis Platon et le constat que toutes les cités sont mal gouvernées, nombreux sont ceux qui se sont plu à rêver d'une autre forme d'organisation sociale. Mais il faut attendre le 19^e siècle et le développement des sociétés industrielles pour que se multiplient les ouvrages qui, partant du constat de la misère croissante du monde ouvrier, prennent le contre-pied de la réalité qu'ils ont sous les yeux.

On s'entend généralement pour évoquer trois personnalités qui ont eu une certaine postérité. Saint Simon (1760/1825) : il est le chantre du progrès social qu'entraîne, selon lui, le développement de l'industrialisation ; il pense que la direction des affaires devrait être confiée aux scientifiques. Ce sont surtout ses héritiers qui ont joué un rôle important, en particulier sous le Second Empire – je rappelle seulement que Ferdinand de Lesseps était un saint simonien.

Robert Owen (1771/1858) qui a été le créateur du mouvement coopératif et a exercé une influence essentielle sur le socialisme anglais.

Charles Fourier (1772/1837) dont le nom est associé au phalanstère, cette organisation tatillonne d'une communauté où les passions humaines trouveraient à s'épanouir. Mais je rappelle que Godin a créé pour ses ouvriers de Guise un phalanstère qui reprenait certaines des intuitions de Fourier.

Chacun de ces pères du « socialisme utopiste » (mais évidemment ils ne se nomment pas ainsi) part d'une conscience aiguë de la condition misérable de ces paysans qui ont quitté leur campagne où ils crevaient de faim pour trouver dans les centres industriels une vie qu'ils pensaient meilleure et qui s'est révélée pire. Pour s'en convaincre, il suffit de lire le livre de Villermé (1782/1863), un médecin qui rédigea, à la demande de Louis Philippe, une étude célèbre sur l'état moral et physique de la classe ouvrière. Il y décrit les conditions de vie (si l'on peut parler de vie) des ouvriers du textile dans le Nord de la France – c'est effrayant. Le diagnostic de Villermé est double. Cela présente un danger qu'il prend très sérieux de propagation, dans l'ensemble de la société, de graves épidémies. Mais aussi de déflagration sociale, le jour où ces misérables se soulèveront.

Ce qui est constant chez eux trois c'est la question de savoir comment on peut créer une société dont tous les membres soient associés les uns aux autres. Association, coopération sont leurs maîtres-mots. Et se pose inévitablement le problème du pouvoir : comment émanciper les hommes des pouvoirs qui s'exercent sur eux ? Comment penser la dimension politique de ce processus d'émancipation ?

Je ne veux pas entrer dans le détail de ces trois figures tutélaires de l'utopie. D'abord parce qu'elles sont très connues. Ensuite parce que je préfère m'intéresser à quelqu'un de moins connu, Pierre Leroux (1797/1871) dont la vie et les tribulations ne manquent pas d'intérêt. 1871, très précisément le 12 avril, c'est-à-dire en plein durant la Commune de Paris qui lui rendra un hommage solennel. Il appartient à la génération qui suit celle des « pères fondateurs », les conditions socio-économiques ne sont plus les mêmes qu'au début du siècle. Elles se sont aggravées, c'est évident. Leroux est né à Paris, on peut le dire autodidacte, n'ayant pu préparer Polytechnique il devient typographe ; et il écrit beaucoup – des revues, Le Globe, la Revue encyclopédique, l'Encyclopédie nouvelle . Pour pouvoir mieux diffuser ses œuvres, il demande une licence d'imprimeur qui lui est accordée à condition qu'il s'installe loin de Paris et il choisit Boussac, dans la Creuse, tout près de Nohant parce qu'il entretient une grande amitié avec George Sand. L'expérience ne sera pas très concluante, de 1844 à 1848. Il est rattrapé par les événements politiques. La révolution de 48 le trouve à Paris, il sera élu député et siègera jusqu'au coup d'Etat du 2 décembre. Il choisit l'exil et part à Jersey ; puis en 1859 il revient en France et va

poursuivre son activité d'écrivain et de conférencier. Il revient à Paris en janvier 1871 et y meurt, donc, il y a exactement cent cinquante ans.

Comme ses prédécesseurs, Leroux est à la recherche des principes sur lesquels bâtir la société qui succèdera à celle dans laquelle nous vivons. Là où Saint-Simon voyait à l'oeuvre un principe d'attraction semblable à celui que l'on voit régner dans l'univers, là où Fourier donnait à ce principe d'attraction une dimension passionnelle et finalement érotique, Leroux fonde ses analyses sur la triade républicaine Liberté, Egalité, Fraternité et donne de manière explicite une dimension politique aux rêves des saints-simoniens et des fouriéristes. L'effervescence utopique et la révolution démocratique peuvent et doivent converger. « La révélation qu'apporte la constellation utopique post-révolutionnaire répond, que les utopistes le sachent ou non, à une impulsion foncièrement démocratique pour autant qu'on ne limite pas la démocratie à une forme de régime, mais que l'on sache y percevoir une forme spécifique de socialisation, ou d'institution du social. Ne substitue-t-elle pas, en effet, au modèle ancien – la hiérarchie propre aux sociétés inégalitaires, les castes – une nouvelle forme de lien social qui tend à abolir la relation de commandement et d'obéissance, ce phénomène multiséculaire de la domination, en faisant valoir l'interdépendance qui relie les hommes dans un échange perpétuel d'activité et de passivité. » (Miguel Abensour, *Le procès des maîtres rêveurs*, p.55) Ce qui est alors à l'oeuvre c'est l'amitié, qui n'est pas pensée, comme chez Aristote comme un lien entre les semblables, mais comme ce qui « représente parmi les passions une des plus sublimées, qui comprend le moment du jugement et conjure à la fois l'égoïsme, ou la conservation de soi, et la tentation de la communion fusionnelle. L'amitié a pour particularité d'instaurer un lien dans la séparation, un lien qui se noue tout en préservant un espace entre les membres de la communauté.» (p.57) D'où la place qu'il accorde à la Fraternité dans la triade républicaine : Liberté, Fraternité, Egalité. Pas inintéressant, parce que, bien souvent Fraternité est le parent pauvre de la devise républicaine. Il comprend que Liberté et Egalité sont antinomiques et débouchent l'une sur l'individualisme, le triomphe de l'intérêt particulier, le capitalisme ; l'autre sur ce qu'il appelle un socialisme absolu qui découle de la toute-puissance de l'Etat sur les citoyens – cf Rousseau évoquant ceux qui ne veulent pas souscrire au Contrat social ou le trahissent, «on les forcera à être libres» ; formule étonnante mais dans laquelle on peut voir les prémises de toutes les Terreurs à venir. Et ce qui est oublié du côté des tenants de la liberté comme du côté des tenants de l'égalité, c'est la dimension humaine que l'on trouve dans la fraternité. En prônant ce qu'on peut appeler un « solidarisme » qui est une sorte de mixte entre le socialisme et le christianisme, Leroux se révèle assez visionnaire – il défend l'égalité entre les hommes et les femmes, il est soucieux de la défense de la nature, de ce qu'on appelle, à l'heure actuelle, l'économie sociale et solidaire.

Pourquoi ces idées ont-elles si peu ensemencé la réflexion politique – au point, par exemple que la pensée de Pierre Leroux ne commence vraiment à être étudiée que depuis une vingtaine d'années- ? La réponse est simple. Les socialistes utopistes ont été soumis à un tir croisé venant de deux camps opposés.

Les premiers à avoir tiré ? Marx et Engels, qui ont critiqué les idées des utopistes à partir d'une conception qu'ils disaient scientifique du socialisme. Le reproche essentiel qu'ils adressent aux utopistes c'est que leur approche est beaucoup trop vague et qu'ils ignorent les fondements économiques des sociétés – forces productives, rapports sociaux de production, mode de production, lutte des classes, sans oublier la dictature du prolétariat - tous ces concepts sont issus de l'analyse par Marx du mode de production capitaliste dont le ressort est l'exploitation de la force de travail de la classe ouvrière et l'extorsion de la plus-value. Faute de cette armature conceptuelle, les utopistes ne peuvent qu'en rester à un délire imaginaire qui ne repose sur aucune base réelle. Sans doute la description qu'ils font de la misère ouvrière est-elle juste mais ils ignorent comment parvenir à une solution de cette situation. Et du même coup ils ne représentent aucun danger pour l'ordre existant qui peut fort bien s'accommoder de leurs rêveries. Ils représentent un stade « infantile » de la pensée socialiste, il convient de les dépasser.

On veut bien concéder que les écrits des utopistes ont pu représenter le point de départ de l'intérêt de Marx pour la question sociale. Mais, c'est en rompant avec eux qu'il a pu établir une théorie scientifique des sociétés.

Avec malice, on peut faire remarquer qu'il reste dans la théorie marxiste des traces, et plus que des traces, d'utopisme : la description par Marx de ce que serait la société communiste sans classe où chacun pourrait faire sa part de travail social et consacrer le reste de son temps à ce qui permettrait de développer toutes ses virtualités – musique, peinture, chasse aux papillons ou même philosophie...- ressemble fort à un doux rêve.

L'ennui vient de ce que les exigences du combat politique ont figé la pensée marxiste en un dogmatisme qui ne tolérait pas qu'on s'écarte d'un poil des bases définies. Tous ceux, et il y en a eu quelques uns, qui ont voulu reprendre un certain nombre de thèmes proprement utopistes se sont vus taxés d'hérésie et ont été exclus. On peut penser qu'Engels, à la mort de Marx, a contribué à cette glaciation de la pensée marxiste. Et si la révolution de 17 a pu, pendant un temps, redonner souffle à ces grands rêves de fraternité, si Lénine lui-même a pu dire « il faut rêver », le stalinisme et ses nombreux épigones les a durablement défigurés.

L'autre critique de l'utopie est venue du camp adverse, de l'idéologie néo-libérale qui n'est qu'un autre nom de l'idéologie capitaliste. Je donne vite une définition de ce que j'entends par idéologie – c'est le discours imaginaire qui justifie une pratique sociale déterminée - L'utopie est présentée comme la matrice de tous les totalitarismes et de tous les terrorismes – c'est au nom d'un rêve inepte que l'on tue, que l'on massacre. Cela implique que l'on relise toute l'histoire des luttes des exploités pour s'émanciper des pouvoirs qui les aliènent et qu'on dénonce leurs échecs et le cortège de massacres, de déportations, de flicage de populations entières : c'est à quoi, parmi d'autres, s'emploie François Furet dans sa vision de la Révolution de 1789 centrée sur la Terreur, dans sa critique du communisme et du messianisme révolutionnaire. Je ne résiste pas à vous citer ces quelques lignes de Furet : « L'idée d'une autre société est devenue presque impossible à penser, et d'ailleurs personne

n'avance sur le sujet, dans le monde d'aujourd'hui, même l'esquisse d'un concept neuf. Nous voici condamnés à vivre dans le monde où nous vivons. » - c'est sans appel comme le titre du livre dont ce passage est extrait *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XXème siècle.* (1955) La pauvreté n'est pas le fruit d'une exploitation de la force de travail mais la marque d'un manque de volonté de la part des pauvres, le chômage est dû à l'inemployabilité des chômeurs etc...Ce sont les thèmes du thatchérisme qui sont devenus dominants même chez ceux qui se réclament encore du socialisme. Plus question de rêver. Le système rêve pour vous et vous impose les images qui le confortent – on appelle cela le consumérisme. Il suffit d'ouvrir son poste de télévision. Il n'y a pas d'alternative, la devise de Thatcher dans la violence de son cynisme résume l'état d'esprit des classes dominantes.

« Dans ce discours de légitimation de ce qui est, plus, de glorification d'une unidimensionnalité apparemment devenue inamovible, constituée d'une série d'indépassables, le capital, l'Etat, l'économie etc., on peut reconnaître sans peine un symptôme de glaciation, de l'extinction de toute transcendance aussi bien théorique que pratique, l'entrée dans une immanence plate, grise, indéfinie. Au-delà de ces signes qui ne se réfèrent qu'à une partie du supposé réel, on peut diagnostiquer, dans l'anti-utopisme contemporain, la maladie sénile du bourgeoisisme thermidorien. » (Miguel Abensour, *Le procès des maîtres rêveurs*, p.59)

Or, nous commençons à voir le mur vers lequel nous nous dirigeons. Ne serait-il pas temps de relire ces maîtres d'espérance qu'ont été les utopistes ? Les premiers à le faire ont été les surréalistes, Breton en premier lieu. Pour des raisons mi-politiques mi-littéraires. Mais on ne peut qu'admirer leur intuition. La situation politique oblige à revenir sur ce courant souterrain qui a été volontairement déconsidéré et méprisé par la pensée dominante. Mais qui a continué à circuler. Une manière de redécouvrir l'origine même du socialisme (je rappelle, parce que j'ai oublié de le dire tout à l'heure, que le mot est une création de Pierre Leroux lui-même). Il faut pour cela se mettre à l'écart de la doxa marxiste – mais, ce pas de côté, c'est bien en cela que réside précisément la pensée -.

Raisons politiques, ai-je dit, c'est essentiellement la conscience que sous l'Etat du peuple se dissimule de moins en moins bien d'ailleurs un totalitarisme. Breton dès 1947 écrit, dans *Arcane 17*, « Une grande réparation vous est due, les événements actuels la préparent, ils pourraient bien la rendre toute proche et cette réparation devra être d'autant plus éclatante qu'elle aura été plus tardive (...) si la revendication humaine, pour avoir la chance de triompher partiellement sur le plan pratique, doit s'appliquer en des points précis et pour cela mettre la science de son côté, il n'en reste pas moins que, sous peine d'appauvrissement affectif qui la rendrait stérile et, à vrai dire, la menace déjà, elle doit se retremper et se refondre parfois dans le désir sans frein du mieux-être collectif, très vite taxé d'utopie par ceux à qui il porte ombrage individuellement. » C'est assez maladroitement dit, je trouve, mais l'idée est nette malgré tout : la perte d'un sentiment d'humanité sans lequel il n'est pas de vie possible.

Raisons littéraires ensuite parce qu'il y a, dans certains textes utopistes, une créativité fantastique à laquelle les surréalistes ne pouvaient demeurer indifférents.

Je voudrais m'appesantir un peu sur 3 penseurs qui ont senti l'urgence qu'il y avait à retrouver l'esprit qui animait les projets de ces rêveurs trop vite oubliés et méprisés. Ernst Bloch : (1885/1977), philosophe marxiste, juif, il a dû fuir l'Allemagne et émigrer aux US, après la guerre il revient en RDA, mais doit vite s'en éloigner et passer en RFA où on l'accueille avec enthousiasme mais il ne se laisse jamais enrégimenter par le capitalisme. Son œuvre essentielle : *Le Principe Espérance*, voyage passionnant au travers des rêves que l'humanité n'a jamais cessé de produire parce que la tension vers un au-delà de lui-même est constitutif de l'homme. La religion chrétienne est la matrice la plus riche de ce potentiel d'espérance – le règne de Dieu, le banquet eschatologique de la fin des temps, le messianisme en un mot, l'attente d'un sauveur qui donnera sens et vie à toutes choses sont autant de thèmes qui expriment le besoin profond de l'homme de ne pas se satisfaire des conditions matérielles de son existence. Citation de l'Apocalypse : »Regarde, je rends tout nouveau, afin qu'on ne se souvienne plus du précédent ».

Bloch n'est pas marxiste pour rien et il sait bien que la religion a été utilisée par les classes dominantes pour justifier leur domination, mais ce n'est qu'au prix d'une distorsion complète de ce qui était au cœur du christianisme. Ce qu'il reproche au marxisme c'est de s'être rigidifié au point d'obstruer toute l'espérance qui avait pourtant été à son origine même. Bloch distingue dans le marxisme deux courants l'un froid qui est celui de la critique de l'économie politique ; l'autre chaud qui garde l'enthousiasme premier des rêves. On trouve chez Bloch une description très fine de la rêverie diurne : « Ce qui importe, c'est qu'un rêve diurne est l'arsenal de toute anticipation politique, la base et le fondement de la production artistique, la base de l'affect qui y est essentiellement à l'œuvre, à savoir l'espérance – l'espérance comme affect et comme instruction pour un savoir meilleur. » Bloch reste marxiste mais il souligne que le marxisme est inachevé ; il le voudrait ouvert sur le futur de l'homme et du monde.

Deuxième référence : Paul Ricoeur. Dans un article de 1984, à travers une étude très serrée des deux directions dans lesquelles s'engage l'imaginaire social – l'idéologie et l'utopie, il opère une relecture tout à fait éclairante de l'une et de l'autre. La tâche n'est pourtant pas facile : « chacun de ces deux pôles pris à part est pris le plus souvent dans un sens polémique et parfois péjoratif qui empêche de comprendre la fonction sociale de l'imaginaire collectif. »

L'idéologie est d'abord conçue chez Marx comme une « distorsion-dissimulation » de la réalité. Elle « devient ainsi le procédé général par lequel le processus de la vie réelle, la praxis, est falsifiée par la représentation imaginaire que les hommes s'en font. » C'est aussi le moyen par lequel toute domination cherche à se justifier en utilisant tous les procédés de la rhétorique. Plus

profondément, l'idéologie est « l'image stable et durable que tout groupe se donne de lui-même. » D'où une croyance collective dont toute critique est impensable.

L'utopie est comme l'opposé de l'idéologie, au lieu de chercher à renforcer le réel, « elle (projette) l'imagination dans un ailleurs qui est aussi un nulle part. » Elle est, dans son cœur même « l'expression de toutes les potentialités d'un groupe qui se trouve refoulé par l'ordre existant. » Sa fonction est de proposer « une société alternative » (notion à développer si j'ai le temps).

C'est bien parce que l'utopie est une mise en question radicale du pouvoir qu'elle est à ce point détestée, mais, dans cette radicalité réside justement sa faiblesse aux yeux de Ricoeur car son rêve de « table rase » lui fait brûler les étapes et ignorer ce qui, dans l'ordre existant, pourrait lui servir d'appui pour étayer son projet, elle s'enferme dans une logique du tout ou rien qui est mortifère.

Avec ce sens très spécifique de la conciliation qui le caractérise Ricoeur plaide pour un rapport à la fois de tension et de complémentarité entre idéologie et utopie. » Je voudrais retrouver la fonction libératrice de l'utopie dissimulée par ses propres caricatures. Imaginer le non-lieu c'est maintenir ouvert le champ du possible. (...) L'utopie est ce qui empêche l'horizon d'attente de fusionner avec le champ de l'expérience. C'est ce qui maintient l'écart entre l'espérance et la tradition. »

En 1967, Ricoeur donnait cette définition de l'utopie que je trouve magnifique « j'appelle utopie cette visée d'une humanité accomplie, à la fois comme totalité des hommes et comme destin particulier de chaque personne. » Et il poursuivait : « C'est bien la visée qui peut donner un sens.(...) Viser plus, demander plus. C'est cela l'espoir : il attend toujours quelque chose de plus que l'effectuable. »

Le dernier philosophe que je voudrais convoquer dans cette défense de l'utopisme et cette réhabilitation des socialistes utopistes est Michel Serres. Il est le moins attendu, parce qu'il semble n'avoir pas développé une philosophie politique – on le lui reproche et lui-même le regrette. Pourtant, un lecteur attentif trouve dans les œuvres de Serres tous les éléments qui rassemblés et développés auraient pu donner un ouvrage de philosophie politique s'il en avait eu le temps. Et cette philosophie en aurait bousculer plus d'un. L'anti-marxisme de Serres est bien connu mais l'autre camp ne doit pas se réjouir trop vite car les descriptions que Serres fait du triomphe des inégalités sociales et de l'égoïsme aveugle des géants de l'industrie et de la finance ne sont pas tendres. Serres écolo ? En tout cas pas au sens de l'écologie politique telle que nous la connaissons en France sur laquelle il porte un jugement d'une extrême sévérité. Les seuls qui trouvent grâce à ses yeux ce sont justement nos socialistes utopistes du XIXème. Je retiens un texte parmi tant d'autres, il s'agit d'une chronique diffusée sur Franceinfo le 22 juin 2014 (De bonnes nouvelles, Le Pommier, 2021) : à partir de l'étymologie d'utopie, le non-lieu, l'idée est simple : « la cité idéale se trouve nulle part ; autrement dit, demain on rase gratis, vous racontez une histoire impossible, imaginaire, donc taisez-vous. Donc on a appelé « utopistes » les gens qui tentaient de fonder une société ailleurs (...). Et évidemment ces sociétés ont toutes échoué (...). » Echoué, s'interroge ironiquement Serres, oui sans doute, au sens où elles n'ont pu résister au rouleau compresseur du capitalisme dominant. « Mais, non : elles ont inventé les crèches pour enfants, les banques pour les pauvres, les mutuelles,

les mutuelles de santé qui ont donné la Sécurité sociale, elles ont donné tout ce qui nous fait la vie plus douce aujourd'hui. Et par conséquent, vive les utopistes ! »

Mais l'utopie contemporaine, celle à laquelle il est fait appel si souvent dans les livres de Serres doit évidemment prendre en compte qu'il n'y a plus d'ailleurs dans ce monde devenu véritablement mondial dans lequel nous vivons ou plutôt nous survivons temporairement doit se transformer en pantopie, partout et non pas nulle part. La solution ne peut être qu'universelle. Il n'y a de salut qu'universel.